Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 2

Artikel: Bulletin mensuel : (2 août 1880)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131573

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL [1] (*2 août 1880*).

L'extension de la colonisation en Algérie est toujours une des premières questions à l'ordre du jour dans cette province; le programme de la commission du budget, auquel nous faisions allusion le mois passé, comportant la création de 300 villages nouveaux, doit certainement en hâter la solution. Quant à la région à choisir pour les y fonder, la plus favorable actuellement serait celle des hauts plateaux, dont la population clairsemée n'opposerait pas grand obstacle à la création de nouveaux centres; leur altitude, en outre (700^{m} à 1200^{m}), leur procure une grande salubrité, et les localités qui s'y trouvent sont, de toute la colonie, celles où les Français traversent le plus heureusement la période de l'acclimatement. Elles offrent ce qu'il faut pour alimenter les industries lucratives de l'exploitation de l'alfa, de l'élève du bétail, etc.; les eaux souterraines ou coulant à la surface du sol y abondent; les terres irriguées y comportent les cultures les plus variées, et si les procédés recommandés pour le reboisement par M. Reynard, sous-inspecteur de l'administration des forêts, sont appliqués, ces plateaux, aujourd'hui déboisés par suite de l'incurie des hommes, retrouveront leur antique fertilité. L'administration des forêts en Algérie va s'efforcer d'améliorer, par un vaste ensemble de mesures de différente nature, les conditions hydrologiques et climatériques de cette région, pour la rendre entièrement accessible à l'industrie européenne, et offrir à la colonisation algérienne un vaste et nouveau champ d'action.

En attendant, le réseau des lignes de chemins de fer de l'Algérie se complète, et les études en vue du Trans-Saharien vont être poursuivies. La commission supérieure, à laquelle ont été soumis les rapports des diverses missions, a voté l'approbation de celles de MM. Flatters et Soleillet, et en a décidé la continuation. En outre, et conformément à une proposition de MM. Choisy et Soleillet, appuyée par M. de Lesseps, et relative à l'établissement d'un télégraphe qui, avant le chemin de fer, mettrait en communication les populations indigènes et les habituerait à la civilisation française, elle a voté la construction immédiate d'une double ligne télégraphique de Laghouat à Ouargla par le Mzab, et de Biskra à Ouargla par Touggourt.

[1] Pour améliorer notre *Bulletin*, que plusieurs de nos lecteurs ont trouvé trop aride, nous en avons sorti les faits sur lesquels nous n'avions que peu de renseignements; on les trouvera ci-après aux *Nouvelles complémentaires*.

Matteucci a pu poursuivre sa route d'Obéid à El-Facher plus rapidement qu'il ne l'espérait. Pendant que le prince Borghèse et le capitaine Massari se livraient au plaisir de la chasse au lion, au buffle, à l'autruche, il a gagné la capitale du Darfour, pour tout disposer afin que le cantonnement aux confins du Ouadaï pût s'effectuer avec ordre, avant que la saison des pluies ne vînt abîmer les routes et les bagages. Comme dans le Kordofan, l'eau fait presque absolument défaut dans le Darfour; les indigènes s'en procurent habituellement au moyen de baobabs creusés, qui mesurent parfois 30 mètres de circonférence; ils les remplissent pendant la saison des pluies, de juin à septembre; l'eau s'y maintient fraîche, limpide et saine pendant huit mois. Matteucci a retrouvé au Darfour les souvenirs de la guerre de la conquête égyptienne, qui a jonché de ruines ce vaste territoire, semé la méfiance et éloigné le commerce des routes du Soudan. Il comptait ne rester que quelques jours à El-Facher et gagner Kolkol, à la frontière du Ouadaï.

Depuis longtemps la Société géographique italienne était préoccupée du sort de Cecchi et de Chiarini, et avait usé de tous les moyens en son pouvoir pour sortir des doutes que leur silence faisait naître. Elle avait donné à Martini l'ordre de se rendre du Choa à Kaffa, pour rejoindre les deux voyageurs ou au moins retrouver leurs traces. Avant d'apprendre l'arrivée de Martini au Choa, elle avait cherché, par l'intermédiaire de M. Greffulhe, à Zanzibar, à leur faciliter la route vers le lac Victoria. Enfin, elle avait donné à Piaggia une mission analogue à celle de Martini, et Piaggia s'était déjà avancé de Khartoum jusqu'à Fadasi. Malheureusement, la Société vient de recevoir d'Antinori une lettre de Cecchi lui annonçant la mort de Chiarini. L'expédition italienne équatoriale a été arrêtée et retenue à Ciola, sur la route de Kaffa, par la reine du Ghéra; c'est là que Chiarini est décédé, de mort naturelle, le 5 octobre 1879, ainsi qu'un missionnaire que Mgr Massaïa avait chargé d'accompagner l'expédition. Deux lettres expédiées par Cecchi à Antinori ne sont pas arrivées à destination. C'est par une troisième lettre, datée du 22 décembre et apportée par un indigène chrétien, qui réussit à la cacher en la tenant pliée dans un scapulaire, que la fatale nouvelle est parvenue à Antinori. Cecchi était encore retenu et surveillé de près à Ciola. Antinori devait agir auprès de Ménélik pour obtenir sa libération. Le roi a promis de faire pour cela tout ce qui sera en son pouvoir.

Le journal l'*Esploratore* de Milan vient de recevoir des nouvelles du Dr Junker qui, grâce aux travaux de Marno pour débarrasser le Nil des bancs d'herbes qui l'obstruaient, a pu remonter le Bahr-el-Gebel jusqu'à

la Grande Seriba de Meshra-el-Rek, où il a rencontré Gessi. Il a eu l'occasion de constater la reconnaissance des esclaves libérés pour celui qui les a délivrés des mains des négriers, et aussi l'anxiété avec laquelle ces pauvres déshérités pensent au jour où leur défenseur devra les quitter pour d'autres missions. Junker allait partir pour Giurghattas (?), d'où il comptait pénétrer dans le Mombouttou par une route plus occidentale que celle suivie par Schweinfurth, passant par Narouma et Mbio. Il espérait pouvoir, en 1881, s'établir pour quelque temps dans le pays de Mounsa et explorer de là toute cette partie de l'Afrique centrale.

Depuis une année, l'attention de la Société des Missions américaines s'est portée sur la région comprise entre le désert nubien et le lac Albert, où M. Arthington la pressait de fonder une mission, en lui offrant un subside considérable pour l'y encourager. Après avoir consulté le colonel Chaillé-Long, le colonel H.-G. Prout, Gordon pacha et Felkin, elle s'est décidée, pour des motifs divers, à établir une station près de l'embouchure du Sobat dans le Nil. Les nègres, du Sobat à l'équateur, n'ont pas subi l'influence du mahométisme; ce sont de vrais païens qui accepteraient volontiers des missionnaires. Cette région est placée sous la protection du gouvernement égyptien, et l'appui déjà prêté par lui aux presbytériens unis d'Amérique, qui ont 35 stations dans la Basse-Égypte, permet d'espérer sa protection pour les stations du Haut-Nil; les communications avec Khartoum par bateaux à vapeur sont fréquentes; enfin, en cas de maladie, les missionnaires pourraient aller passer la saison malsaine à Berber, localité salubre et exempte de la fièvre africaine, au sud du désert nubien.

L'espoir que nous avions conçu pour l'Ouganda, du séjour en Angleterre des trois Ouagandas envoyés par Mtésa auprès du gouvernement de la reine, ne semble pas devoir se réaliser, quoique l'accueil qui leur a été fait ait été très cordial. Les ambassadeurs ont visité avec un vif intérêt les fabriques du Lancasterhire et du Staffordshire, et, dans la réception que la reine leur a faite le 14 mai au palais de Buckingham, Namkaddi, le principal chef, a dit : qu'envoyés par leur souverain pour voir si tout ce qu'on lui avait dit de la puissance de l'Angleterre et de la reine était vrai, ils avaient vu leur attente dépassée sur tous les points. Le 22 juin ils se sont embarqués pour Aden, où ils ont dû prendre le bateau à vapeur pour Zanzibar, accompagnés par M. Felkin. Ils sont chargés de présents royaux pour leur souverain; mais, à leur arrivée dans l'Ouganda, ils trouveront l'état des choses bien empiré depuis leur départ! Les nouvelles de la fin de 1879 étaient encore favorables;

le roi, les chefs, le peuple manifestaient un vif désir d'instruction; mais une missive du 7 janvier vient de nous apprendre qu'ils sont tous retournés aux superstitions de leurs pères. Les parents de Mtésa et les chefs ont persuadé au roi que la Loubari ou Moukasa (le Neptune du Victoria Nyanza) pourrait le guérir, et ont fait venir à Roubaga la personne en laquelle l'esprit de cette divinité est censé résider, et qui, prétendant posséder un pouvoir surnaturel et la faculté de prédire l'avenir, exerce sur l'esprit de tout le peuple, particulièrement sur les insulaires et les pêcheurs, une énorme influence.

Un moment, M. Mackay crut avoir obtenu de Mtésa qu'il ne la recevrait pas, mais les instances de la famille et des chefs l'emportèrent. Dans une séance solennelle, à laquelle furent appelés les missionnaires, le roi leur déclara que ce qu'il leur demandait c'était de lui fabriquer des fusils et de la poudre, et qu'il n'avait nul besoin de leur enseignement, pas plus que de celui des Arabes. « Que les Arabes aient leur religion et vous la vôtre; quant à nous, leur dit-il, nous aurons celle de nos ancêtres. » On peut bien penser que les Arabes profitèrent des dispositions dans lesquelles ils voyaient Mtésa pour l'exciter contre les Anglais. Et le roi de reprocher aux missionnaires de n'être venus dans l'Ouganda qu'en vue d'épier le pays. A quoi les chefs ajoutèrent que les Anglais voulaient changer les institutions pour les rendre conformes aux leurs, ce qui était un acheminement à la conquête. Défense fut faite aux missionnaires d'enseigner. Après quoi les chefs, profitant de la faiblesse du roi, le menacèrent, s'il ne recevait pas la Loubari, de le déposer et de mettre à sa place un de ses fils sur le trône. Maîtres de l'armée comme ils le sont, cette substitution ne leur eût pas été difficile. Aussi la Loubari est-elle venue, entourée de satellites, chantant, buvant du pombé à en être tous ivres, et suivie d'une foule immense avec accompagnement de tambours, de fifres, de cors, etc. Elle a prophétisé la guerre ensuite de la venue des blancs, n'a point fait prendre de remèdes au roi, s'est bornée à des incantations qui n'ont amené aucun changement dans l'état du malade, puis elle est repartie pour l'île où elle fait sa résidence, après avoir reçu des vaches, des esclaves et d'autres dons.

On comprend que les missionnaires anglais ne sont plus reçus à la cour. Les nombreux élèves qui venaient demander l'instruction dans leur demeure ont cessé de s'y rendre, les chefs les ayant menacés de les tuer s'ils continuaient à fréquenter les leçons des Anglais. La position des missionnaires romains n'est pas meilleure.

Au reste, l'Ouganda est menacé d'une guerre avec le sultan du

Rouanda qui a adressé une lettre injurieuse à Mtésa. En outre, les populations des États voisins, dont le territoire est périodiquement ravagé par les Ouagandas, sont prêtes à se révolter, en sorte que cette vaste région qui, pendant quelques années, avait paru s'ouvrir à la civilisation, va retomber probablement dans la barbarie, à moins que les ambassadeurs ouagandas ne réussissent à y exercer une influence favorable.

Heureusement, les nouvelles des expéditions internationales sont d'une nature plus réjouissante. A la date du 9 mars, MM. Popelin et Carter étaient à Karéma avec M. Cambier, auquel ils aidaient à terminer les constructions de la station. Celle-ci avait déjà été appelée à remplir le rôle hospitalier assigné par la Conférence de Bruxelles aux stations de l'Association internationale. En effet, les missionnaires d'Alger s'étant vus dans la nécessité de laisser une partie de leurs bagages à quelques journées de Karéma, faute de pouvoir trouver des porteurs, M. Cambier, informé du fait, s'empressa de leur envoyer 52 de ses hommes, qui transportèrent ces bagages jusqu'à Karéma. En outre, comme les missionnaires avaient épuisé leur provision de marchandises d'échange, M. Cambier leur céda une certaine quantité des siennes et ils purent continuer leur voyage.

M. Popelin se préparait à traverser le Tanganyika. Il comptait établir sur la côte occidentale un poste, pour y laisser provisoirement une partie de son matériel et de ses marchandises d'échange, et en faire son dépôt de ravitaillement. De là il a dû s'avancer vers le Manyéma.

M. Carter était sur le point de se mettre en route pour Zanzibar, en vue de préparer une nouvelle entreprise, qui sera tentée au printemps prochain, pour la capture et le dressage des éléphants d'Afrique.

MM. Cadenhead, Burdo et Roger étaient heureusement arrivés à Hittoura, localité voisine de Tabora. MM. Burdo et Roger annonçaient l'intention d'aller à Kékoungou, dont ils n'étaient éloignés que d'une journée de marche et où ils désiraient visiter la tombe de M. Vautier.

Les ânes, que MM. Mackinnon et Sanford ont généreusement offerts à l'Association internationale, ont très bien résisté jusqu'ici aux fatigues du voyage. Un seul est mort. On peut espérer que les autres arriveront sains et saufs à Karéma, où ils pourront rendre de grands services.

La dernière expédition de la Société des Missions de Londres a mis 95 jours pour se rendre de la côte à Oudjidji; mais l'on calcule déjà que, lorsque la route du Nyassa au Tanganyika sera construite, le voyage par Quilimane et le Nyassa pourra se faire en une cinquantaine de jours, la plus grande partie de la route pouvant être parcourue en bateau à vapeur; le trajet du Nyassa au Tanganyika se ferait en 30 jours.

Le royaume d'Oumzila, au N.-E. du Transvaal, recevra prochainement une mission américaine qui fera mieux connaître ce pays, compris entre celui des Matébélés et les possessions portugaises. L'autorité portugaise n'est reconnue que le long des côtes; au delà, celle d'Oumzila s'étend jusqu'aux monts Chitivatangas, prolongation de la chaîne du Drakenberg. La région basse est salubre de juillet à octobre, en sorte que les Européens peuvent la traverser pendant ces mois-là; Chiluana, sur la côte, offre un port sûr, et une voie par eau jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur où le pays est ouvert et libre de marécages. Sur le plateau (1000 mètres), le climat est salubre. Le sol est fertile et produit des cocotiers, des cannes à sucre, de gigantesques baobabs; on y voit de beaux jardins; de vastes terrains y sont cultivés en commun. Un certain nombre de Zoulous sont répandus dans ce royaume, dont le peuple, en grande partie, parle le zoulou, ce qui y faciliterait la fondation d'une station. Si les missionnaires américains réussissent à s'y établir, ils pourront entrer en communication avec les missions du Nord du Transvaal, et leur procurer des moyens de transport beaucoup moins longs et moins coûteux que ceux dont elles disposent jusqu'ici.

Le petit royaume des Barolongs, dans l'État libre, vient d'être agité par des troubles qui ont bien failli compromettre la sécurité de ce coin de terre, qu'un correspondant du *Cape Argus* appelait naguère un royaume modèle, un ordre parfait y régnant avec la liberté la plus large. En effet, sous l'influence des missionnaires, le chef Maroko, qui résidait à Taba N'chu, travailla dès son avènement à améliorer le sort de son peuple; avec le temps, il réussit à lui faire adopter graduellement les meilleures habitudes des blancs, sans le faire renoncer à celles des natifs qui lui paraissaient bonnes; il prohiba l'importation des spiritueux et put voir les Barolongs demeurer sobres, industrieux et prospères.

Il y a quelques années, se sentant trop âgé pour régner, il remit le pouvoir à un fils de son frère Tlala auquel il avait succédé, Sipinare, qu'il reconnaissait avoir droit au premier rang. Il le présenta au Président de l'État libre comme l'héritier du pouvoir, et Sipinare fut accepté comme tel par tous les Barolongs. A la mort de Maroko, il fut, le 13 avril, déclaré chef par tous les conseillers assemblés à cet effet. Mais Samuel, fils aîné de Maroko, par une première femme, mécontent de ce résultat, formula des prétentions, informa son cousin qu'il voulait convoquer le Conseil de la tribu, sur la grande place de Taba N'chu, pour consulter le peuple sur les droits de succession. Sipinare répliqua qu'il résisterait par la force à cette tentative de révolution, et en donna

avis au gouvernement de l'État libre en lui demandant son avis sur la conduite à tenir. Le Conseil exécutif l'engagea à éviter soigneusement toute effusion de sang et à se tenir sur la défensive. L'agitation se répandit dans la tribu. Les deux chefs écrivirent au Président de l'État libre, qui délégua à Taba N'chu un shériff pour les engager à demeurer en paix, offrant en même temps son arbitrage et annonçant qu'une troupe de 600 hommes stationnait sur la frontière pour observer les événements. Sipinare accepta la proposition d'arbitrage que refusa Samuel. L'agitation redoubla. Sans perdre de temps, le Président députa à Taba N'chu deux membres du pouvoir exécutif, et donna aux troupes l'ordre d'intervenir en cas de conflit. Grâce à ces mesures énergiques il prévint une lutte sanglante; le différend a été aplani et le droit de Sipinare reconnu. Choisi par le peuple, il a déjà fait ses preuves. Jusqu'au moment des troubles, noirs et blancs avaient été parfaitement contents de son administration, et l'on ne peut douter que, sous son gouvernement, ce petit état ne continue à marcher dans la voie de progrès ouverte par Maroko.

D'après le *Daily-News*, les Zoulous se montrent peu satisfaits de l'administration des treize petits princes entre lesquels sir Garnet Wolseley a partagé le territoire de Cettiwayo. Une députation de 200 Zoulous, parmi lesquels les hommes les plus influents du pays, s'est rendue, dans les derniers jours de mai, à Natal, pour exposer à Sir H. Clifford, gouverneur local, les griefs des indigènes contre le nouvel ordre de choses et demander instamment le retour de Cettiwayo, qui, suivant eux, a été beaucoup calomnié. Le correspondant du *Daily-News* ne dit pas quelle a été la réponse de Sir H. Clifford.

Les travaux de l'Association internationale de Bruxelles ont suggéré à un ancien gouverneur des colonies portugaises en Afrique, M. San Januario, l'idée que le Portugal devrait profiter de la position de ses colonies sur les deux mers pour envoyer deux expéditions qui, partant des deux côtés, auraient pour but de se rencontrer dans l'intérieur, après avoir établi, de distance en distance, des stations hospitalières, commerciales et scientifiques. Si cette idée se réalisait, nous aurions ainsi deux lignes de stations à travers l'Afrique, l'une dans le bassin du Congo, l'autre dans celui du Zambèze, et le centre mystérieux livrerait enfin tous les secrets qu'il dérobe encore à nos yeux.

Les comptoirs anglais établis au Cap Juby s'affermissent et développent leurs relations avec l'intérieur. Installés en face de l'île Fuerte Ventura, du groupe des Canaries dont ils ne sont séparés que par un

bras de mer de 80 kilomètres, ils ont un bâtiment à vapeur qui fait journellement le service entre le Cap Juby et ces îles. Ils sont en rapports suivis avec l'Adrar et le Soudan, en particulier avec le cheik Mohammed Beyrouk de l'Oued Noun, maître d'un grand pays, qui fait personnellement un grand commerce avec le Soudan et désire depuis longtemps se rendre complètement indépendant du Maroc ; mais il ne peut le faire qu'autant qu'il trouvera à vendre les productions de l'Afrique centrale hors des marchés du sultan de Fez, et à acheter ailleurs que sur ces mêmes marchés les marchandises d'Europe qui lui sont nécessaires. Aussi a-t-il accepté avec empressement les relations que lui ont proposées les Anglais ; il les protège et fait cause commune avec eux ; dernièrement même son fils a été mené à Londres et reçu par le prince de Galles.

Le Dr Lenz espérait arriver à Tombouctou vers la fin de mai ; il écrivait, le 13 avril, qu'il avait pu quitter Sidi Escham, et qu'après avoir cheminé pendant trois jours au travers de montagnes désertes, il avait été reçu très amicalement à Maribda par le cheik Ali in Fum el Hossan, qui avait bien voulu diriger tous les préparatifs pour le voyage du désert, et organiser une petite caravane de marchandises pour Tombouctou. Cette circonstance devait lui permettre de voyager en sûreté. De Tombouctou il voulait essayer de gagner St-Louis.

La Conférence de Madrid, relative au protectorat des Puissances européennes sur les indigènes servant d'agents consulaires ou employés par les légations et consulats, et sur les *censaux,* agents indigènes employés par les négociants étrangers, a terminé ses travaux en laissant à peu près les choses dans le *statu quo.*

Les représentants des Puissances ont en outre rédigé, en faveur de la liberté de conscience, un mémorandum demandant que le libre exercice de tous les cultes soit reconnu dans le Maroc, et que ni la religion ni la race ne puissent jamais être un motif pour établir devant la loi une différence entre les musulmans et les non musulmans, ni servir de prétexte pour priver ces derniers d'un droit civil quelconque ou les empêcher d'exercer librement toutes les professions ou industries permises aux sujets musulmans de l'empire. Le plénipotentiaire marocain s'est engagé à faire connaître à son souverain les vœux des représentants des Puissances, en même temps qu'il a donné à ceux-ci communication d'une lettre du sultan relative aux Juifs de l'empire. Le sultan promet qu'ils seront traités avec justice, et leur reconnaît, en tant que sujets et tributaires, les mêmes droits qu'à tous les musulmans. Il a donné des ordres

aux gouverneurs des villes, des ports et de la campagne pour qu'ils reçoivent les plaintes des Juifs et y fassent droit, menaçant de peines très sévères ceux qui agiraient arbitrairement à leur égard.

Nous espérons que, sur ce point au moins, la Conférence de Madrid aura ouvert pour le Maroc une ère de progrès. Malheureusement cet empire voit éclater à chaque instant des rebellions parmi les tribus qui en composent la population; actuellement celles de la Kabylie sont en état de révolte, sous un chef qui formerait le projet de marcher sur Fez. Nous aurons sans doute, le mois prochain, à transmettre à nos lecteurs des renseignements plus détaillés à ce sujet.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'expédition allemande, que le Dr Stecker devait conduire au Bornou, vient de renoncer à explorer cette région; elle se dirigera, par l'Abyssinie, vers les grands lacs de l'équateur.

M. Madoni, envoyé avec M. Agazzi dans le pays des Somalis, par la Société d'exportation de Brescia, vient de mourir à Berbéra.

MM. Prada et Medici viennent d'accomplir, pour le compte de la maison Lattuada de Souakim, une mission commerciale à Khartoum, où sera fondé un comptoir sous la direction de M. Prada.

MM. Van den Brogard, major du génie, et Beleu, lieutenant, ont été chargés par le roi des Belges d'une mission spéciale d'exploration en Nubie, afin de faciliter de ce côté les voies de communication avec le centre de l'Afrique.

Les Bassoutos n'ont pas obtenu ce qu'ils demandaient. Letsié a fait une proclamation les engageant à rendre les armes. Il a renvoyé les siennes, mais elles ont été interceptées par les jeunes gens, et deux chefs ont conseillé ouvertement à la population de ne pas céder aux ordres anglais. Les indigènes fidèles au gouvernement britannique ont été attaqués; Maseru, résidence du colonel Griffith magistrat anglais, est menacé. Des troupes ont été mises à sa disposition.

On a constaté dans la colonie de Natal l'existence de houille, de fer, de cuivre. M. Nort, ingénieur des mines, qui a rendu de grands services dans la colonie du Cap, va en étudier la distribution et la qualité.

L'explorateur allemand Büchner a été empêché de pénétrer jusqu'au lac Sankorra; il a dû revenir à Moussoumba.

Le comte de Semellé est arrivé à Bonny, d'où il remontera le Niger avec un équipage de noirs pris à Sierra Leone.

Une cinquième compagnie, française, vient de se constituer pour l'exploitation des mines d'or de Wassaw.

Un contrat vient d'être passé avec une compagnie anglaise pour un chemin de fer